

Deux cafés l'addition et Morgane Production présentent

GEORGES MARCHAIS

L'HOMME QUI AVAIT CHOISI SON CAMP

Un film réalisé par Gérard Miller



Décembre 1972 - Décembre 2022. Il y a 50 ans, Georges Marchais devenait secrétaire général du PCF, après Maurice Thorez, élu en 1931, et Waldeck Rochet, élu en 1964.

A cette époque, le Parti communiste représente une force politique imposante et incontournable à gauche. Qu'on se souvienne : quelques mois après l'arrivée de Marchais à la tête du PCF, aux élections de législatives des 4 et 11 mars 1973, pas moins de 5.085.108 électeurs votent pour les candidats communistes, apportant au Parti un nombre de voix comparable à ses meilleurs scores de la Libération.

De cet âge d'or des communistes qui n'est plus qu'un lointain souvenir, Georges Marchais, que le hasard a fait naître la même année que le PCF (1920), est sans aucun doute l'un des représentants les plus emblématiques. Aujourd'hui encore, tous les commentateurs de la vie politique française, aussi bien que tous ceux qui l'ont connu, soutenu ou combattu, reconnaissent l'importance de cet ancien ouvrier de l'aéronautique, qui aura marqué l'histoire du Parti communiste et l'histoire de la France. Et ce n'est pas un hasard si deux des candidats de la dernière campagne présidentielle (Fabien Roussel et Jean-Luc Mélenchon) ont pu être comparés à lui, comme s'il y avait à gauche un irrésistible et indépassable « style Marchais ».

Cela étant, même si les médias, depuis 25 ans qu'il est mort, ne l'ont pas oublié, le fait est qu'ils l'ont d'abord et avant tout évoqué comme une « bête médiatique », considérant que c'était par ce biais qu'ils devaient l'attraper, la mort l'ayant pour l'éternité figé à leurs yeux en un bateleur habile, dissimulant ainsi son être supposé d'apparatchik. Eh bien, voilà, sans négliger pour autant les émissions de télévision qui ont contribué à sa notoriété ou ce qu'il y en avait en lui de doctrinaire, voire de sectaire, notre film se propose de suivre un tout autre fil d'Ariane !

Autour de l'idée directrice qu'illustre le titre du documentaire que nous allons réaliser, *L'homme qui avait choisi son camp*, de quoi s'agira-t-il, en effet ? D'expliquer Georges Marchais en cherchant à comprendre quelle était la logique, à la fois familiale, générationnelle, sociale, de celui qui, s'étant engagé tardivement au Parti communiste, aurait pu rester une pièce rapportée de son histoire. D'où la volonté de l'aborder par un biais plus politique que folklorique, mais aussi plus romanesque, en tentant une lecture originale et rationnelle de ce qu'on pourrait appeler sa problématique personnelle. Tel est bien l'objectif de ce film : comprendre les « splendeurs et misères » des communistes français sur plusieurs décennies, éclairer certains aspects majeurs de leur lutte contre l'ordre établi, mais entrevoir aussi ce qui a mobilisé cet homme qui les a si longtemps dirigés pour qu'il transforme sa vie en destin et ne renonce pas du coup sur le chemin de son désir, qui l'a mené d'un petit village du Calvados jusqu'à la place du Colonel Fabien et l'Assemblée nationale.

NOTE D'INTENTION

Je n'écoute jamais sans une grande perplexité les affirmations méprisantes de ceux qui considèrent avoir soldé pour tous comptes l'histoire du mouvement communiste. Au pire, ils la réduisent à une longue suite d'abominations, au mieux à un ridicule bêtisier, et ils ne proposent au final que de la maudire, voire de la jeter aux chiens.

A l'époque où la popularité de Georges Marchais était à son zénith, un ministre de droite m'avait expliqué très sérieusement que le dirigeant du PCF relevait d'ailleurs davantage de la psychiatrie que de la politique. Et je me souviens qu'il me dit cela posément, sans méchanceté apparente, convaincu de me transmettre une simple information diagnostique. Ce ministre avait lui-même passé la moitié de sa vie à se tromper et le reste du temps à ne pas réparer ses erreurs, mais il croyait sincèrement que la raison avait toujours été de son côté. Il avait les pieds sur terre alors qu'à ses yeux Marchais et ses semblables déliraient, le nez dans les étoiles.

C'est vrai que Georges Marchais, lorsqu'il arriva à la tête du Parti communiste français il y a pile cinquante ans, en décembre 1972, détonnait quelque peu dans l'ambiance générale. Georges Pompidou était alors à l'Élysée, Pierre Messmer venait de remplacer Jacques Chaban-Delmas à Matignon et l'Assemblée nationale était encore composée des députés élus juste après mai 68, où pour la première fois dans l'histoire de la République un seul parti, celui du général de Gaulle, avait conquis la majorité absolue. Même si personne à droite ne proposait qu'on supprime les congés payés et que les enfants redescendent travailler dans les mines, il était évident pour une grande partie des hommes politiques de l'époque qu'il fallait se méfier des idées révolutionnaires comme de la peste et que le seul monde possible était celui dans lequel eux-mêmes prospéraient. A Marchais, ils répétèrent donc ce qu'ils avaient tout naturellement répété à Waldeck Rochet, qui lui avait cédé sa place à la tête du Parti : « Ce que vous proposez, c'est bien beau, mais franchement on ne peut pas y arriver, ni vous, ni nous, ni personne. » Bien beau l'augmentation des salaires, la réduction du temps de travail ou la retraite à 60 ans, mais pas réaliste... Seulement voilà, en face d'eux, il y avait cette fois une fine mouche, qui allait d'emblée les dérouter en ne se laissant pas confiner dans la cour des rêveurs et des idéalistes, en s'affirmant au contraire — qui aurait imaginé cela d'un communiste ! — comme un parangon de bon sens. On connaît la formule désormais célèbre : « La République, c'est moi ! ». Eh bien, s'il fallait résumer le mantra de Georges Marchais, ce fut plutôt : « Le bon sens, c'est moi ! ».

« Comment, l'entendait-on s'écrier à ses détracteurs, vous avez plongé le monde dans une situation économique catastrophique et vous allez m'expliquer à moi ce qui est réaliste et ce qui ne l'est pas ? » Sa rhétorique toucha plus d'une fois sa cible : « Depuis des décennies, les patrons ne cessent de dire aux ouvriers qu'ils ne sont pas réalistes alors que depuis des décennies il n'y a pas une seule avancée sociale qu'il n'ait fallu imposer à leur supposé bon sens, et vous allez continuer jusqu'à la fin des temps à envoyer bouler tous les gens ô combien raisonnables qui commencent par se demander ce qui est nécessaire et juste, et ensuite, ensuite seulement, comment le financer ! » Marchais était un « bon client » du petit écran, mais surtout un homme qui avait choisi son camp. Qui l'avait choisi tardivement (comme on le verra, c'est un des traits majeurs de sa biographie), mais qui s'y tenait fermement

On retient souvent de Marchais ses saillies et ses colères sans prendre au sérieux ce sur quoi elles portaient. Ce faisant, on passe à côté de ce qui était pour lui bien plus important que le vacarme de ses indignations. Car ce qu'il voulait, c'était d'abord et avant tout convaincre chacun que les communistes ne se bornaient pas à proposer ce qui serait souhaitable, sans se soucier de ce qui serait possible. Marchais aspirait au pouvoir, mais il y aspirait sans vouloir attendre le Grand soir, sans rêver de la prise du Palais d'hiver, sensible à ce qui sera nommée bien des années plus tard la « Révolution citoyenne ». Il ne gambergeait donc pas sur la violence accoucheuse de l'Histoire, la guillotine, la lutte armée, mais sur la démocratie. Ce n'est pas un hasard ni une concession démagogique à l'air du temps, si son dernier livre, son livre-testament, s'intitule précisément : *Démocratie*. En fait, on ne comprend rien à Marchais si on ne comprend pas qu'il fut le premier communiste à déjouer le piège dans lequel on avait toujours attrapé ses prédécesseurs, en les réduisant à la caricature bien connue de l'homme au couteau entre les dents. Le personnage qu'il voulait incarner était



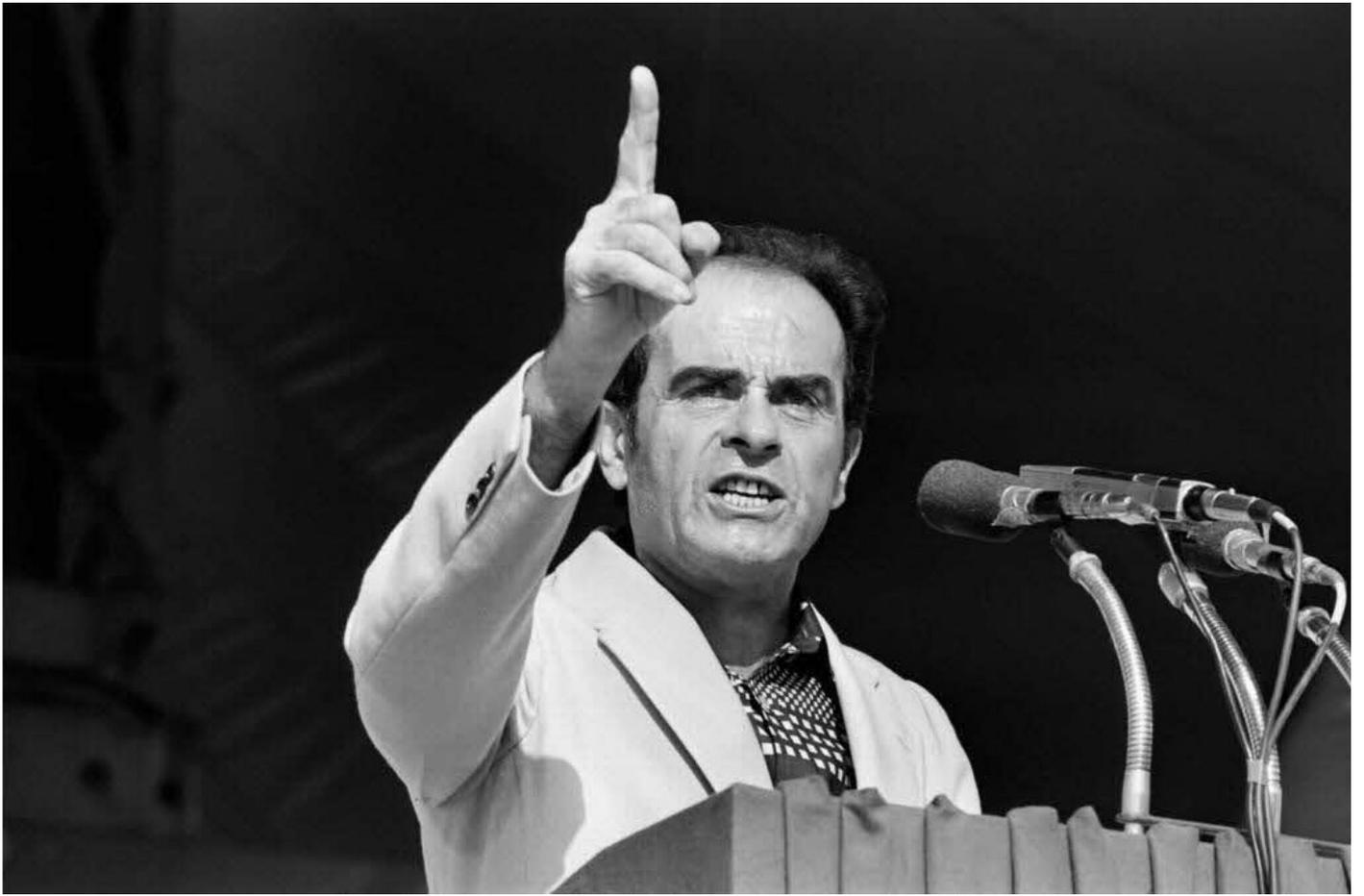
à l'opposé : combattif, mais bonhomme ; intransigent, mais souriant ; enflammé, mais sympathique. Et puis sérieux, réfléchi, bosseur. « Vous n'avez pas le monopole du cœur », dira Giscard à Mitterrand lors de la campagne pour l'élection présidentielle de 1974. « Vous n'avez pas le monopole du cerveau », dira grosso modo Marchais à Peyrefitte, normalien, énarque et académicien, qui le prenait de haut sur le plateau de l'émission « A armes égales », en 1972.

Exemplaire est en cela une autre émission, en février 1977, où Marchais affronta le ministre de l'Équipement, Pierre Fourcade, ancien élève de l'ENA lui aussi, ancien inspecteur des finances, autre esprit fort du moment. Lors de cette confrontation dont le thème était « le pétrole et les nationalisations », Marchais fit sensation, en montant non sur une barricade, mais... sur une estrade où il avait fait installer un tableau et un graphique. « Il faut rendre hommage au talent de pédagogue de M. Marchais », écrivit sobrement *le Monde* du lendemain. C'est le moins qu'on pouvait dire : celui qui répéta à plusieurs reprises pendant l'émission qu'il était un ouvrier, qu'il n'avait en poche que son brevet, réussit en effet à expliquer bien mieux que le malheureux ministre ce qu'était le mécanisme complexe de la formation des prix pétroliers, inversant le rapport du maître et de l'élève plusieurs années avant l'autre célèbre débat entre Giscard d'Estaing et Mitterrand, celui de 1981 (Mitterrand : « Je n'aime pas beaucoup ces manières, je ne suis pas votre élève... »), et se montrant ainsi désireux non seulement de contester, mais de gouverner.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul parallèle que l'on puisse établir entre Mitterrand et Marchais ! Les deux hommes sont de la même génération (1916 et 1920), tous deux nés loin de Paris (la Charente et le Calvados), tous deux élevés dans la religion catholique, tous deux engagés tardivement à gauche (1946 et 1947) et tous deux arrivés en même temps à la tête de leur organisation respective (1971 et 1972). Et comme Mitterrand, Marchais fut l'homme d'un véritable aggiornamento, en transformant radicalement son parti, en abandonnant définitivement la « dictature du prolétariat », en prenant de plus en plus de distances avec l'Union soviétique, en se faisant le chantre des libertés et de « l'union du peuple de France ». On dit souvent de François Mitterrand que pour arriver à l'Élysée et s'y maintenir, il a plumé la « volaille communiste ». Le fait est que le Parti communiste n'a cessé de perdre des voix depuis son rapprochement avec le Parti socialiste... Mais Georges Marchais a sans doute favorisé d'une autre façon la victoire de 1981 et, à son corps défendant, l'hégémonie du PS qui s'ensuivit : autant sinon plus que les socialistes eux-mêmes, il a contribué à « moderniser » la gauche toute entière, à lui faire quitter les marges du système pour s'installer de façon durable en son centre, quitte à perdre une partie de son âme.

Quoiqu'il en soit, tout en abordant évidemment ce qui assombrit la légende de Georges Marchais (cf. par exemple son départ en Allemagne ou sa justification de l'entrée des troupes soviétiques en Afghanistan), le film que je souhaite réaliser s'intéressera donc de près au rôle historique qu'il a joué et qu'on aurait tort de sous-estimer. Mais pour cela, il ne s'intéressera pas seulement aux événements politiques majeurs qui ont ponctué sa vie, mais aussi à l'homme lui-même, à ses origines, à sa famille, ce qui explique pourquoi il sera fait un sort particulier aux 27 premières années de sa vie, à son enfance, à sa jeunesse, à son métier de mécanicien ajusteur dans l'aéronautique, à son engagement syndical précédant son engagement politique. D'où l'idée d'ailleurs de co-produire ce film avec France 3 Normandie, Marchais étant né dans la petite commune de la Hoguette, ce qui n'est pas un hasard puisque toute sa famille était originaire de l'Ouest de la France depuis la Révolution, précisément du département voisin de la Mayenne.

Et c'est justement là que commencera ce film : non pas à Paris, au siège du PCF, non pas dans le Val-de-Marne, où il fut élu et réélu député, mais dans sa maison natale, là où il vécut les 15 premières années de son existence et où il revint régulièrement toute sa vie, comme si l'internationaliste qu'il était devenu n'avait jamais voulu quitter définitivement son enfance, son adolescence et les campagnes du Calvados.



L'ENFANCE D'UN CHEF

On n se souvient peut-être de l'histoire de Lucien Fleurier, une histoire qu'on aurait pu retrouver dans les *Cinq psychanalyses* de Freud, à côté de celle du petit Hans. Jean-Paul Sartre la publie en 1939 avec trois autres nouvelles regroupées dans un recueil intitulé *le Mur*. Depuis sa plus tendre enfance, sa famille trouve le petit Lucien beau et mignon, au point de le confondre parfois avec une fille, et lui promet un bel avenir, son père, propriétaire d'une usine, le destinant tout naturellement à prendre sa relève. Pendant longtemps, Lucien n'est pas convaincu que son destin est tout tracé, mais un jour, constatant le respect qu'il impose en refusant de serrer la main d'un juif, il comprend qu'en effet il deviendra un chef, comme son père avant lui et comme son fils après.

Est-ce que la famille du petit Georges le trouvait beau et mignon, au point de le confondre avec une fille ? Rien ne le dit, même si la photographie qu'on a de lui à quatre ans montre le charme qu'il avait enfant. En tout cas, rien ne le destinait à devenir un chef au sens où l'entendaient le personnage de Sartre et son patron de géniteur.

Les Marchais vivent dans un des écarts du village de la Hoguette. René, le père, est un carrier et son salaire est peu élevé, car il n'est pas ouvrier qualifié. La mère, Germaine, est paysanne et élève deux vaches. Elle travaille beaucoup et a un objectif majeur : acheter un jour la maison dans laquelle les Marchais vivent. Elle réussit après des années d'effort à l'acquérir et, avant de décéder à 83 ans, elle fait promettre à son fils de la conserver, ce qu'il fera, en la donnant le moment venu à ses propres enfants. Germaine est une catholique pratiquante, qui va régulièrement à la messe tous les dimanches. Le petit Georges est envoyé au catéchisme, fait sa première communion comme la quasi-totalité des enfants du village et reçoit une éducation en partie inspirée par les Évangiles.



A la maison, on ne s'intéresse pas à la politique et nul ne songe à militer, même si la sensibilité paternelle est plutôt celle d'un anarchiste. Au mur est accroché un crucifix, mais aussi un fusil avec une baïonnette. Souvent René dit à son fils : « Tu vois, avec cette baïonnette, j'ai tué des hommes. » Le souvenir de la guerre est d'autant plus fort que René avait six frères et que tous les sept ont fait la guerre. Il meurt alors que Georges a dix ans : un « accident du travail », comme on le dit pudiquement en évoquant la malchance, voire la fatalité, ce que Georges a du mal à accepter. Il en restera d'autant plus marqué toute sa vie qu'il verra son père mourir sous ses yeux à l'hôpital.

La mère de Georges Marchais a une ambition : que son fils devienne instituteur. C'est de fait un bon élève et les études lui plaisent. Lui plaisent d'autant plus qu'à la Hoguette, il y a un gros paysan, qui possède la majeure partie du village, et que sa fille va à la même école que lui. Bien des années avant de rappeler au ministre Pierre Fourcade qu'il n'a pas fait l'ENA comme lui, mais qu'il est loin d'être inculte pour autant, Georges se fixe un objectif : réussir mieux à l'école que la « fille du gros ». Il passe son certificat d'études avec la mention Bien et fait une année de plus pour obtenir son brevet élémentaire, toujours avec cette même mention Bien, mais finit par tourner le dos à la profession d'instituteur à laquelle il pouvait prétendre. Il a alors 15 ans et son destin, il en est sûr, est ailleurs.

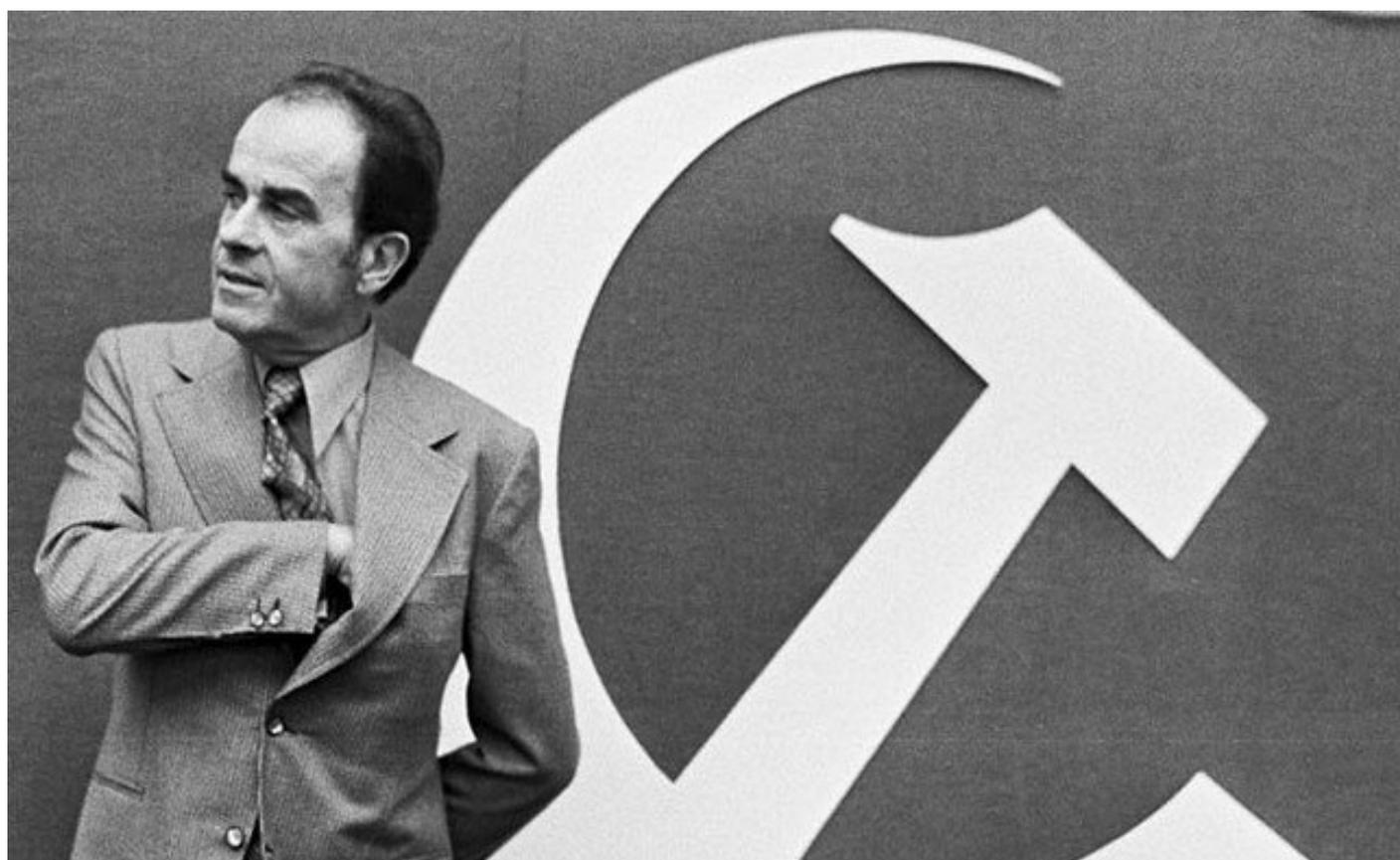


LE PREMIER RÊVE

En discutant notamment avec son beau-frère, Emile Touaud, qui travaille dans l'aéronautique, Georges Marchais s'est découvert une passion : non pas la politique, mais les avions. Comment les construire, quels matériaux utiliser, quelles performances obtenir — il est fasciné. Enfant, il est certes contemporain de la naissance du premier régime communiste de l'histoire, cependant ses héros ne sont pas Lénine ou Trotsky (par quel miracle aurait-il pu être sensible à leurs aventures ?), mais Lindbergh (il a 7 ans lors de sa traversée de l'Atlantique) et Mermoz (il en a 10 ans lors de son arrivée à Natal). A part les mines de fer où son père avait lui-même travaillé, il n'y a pas autour de lui d'entreprise de grande envergure où il aurait voulu être engagé, le Calvados n'ayant jamais été fortement industrialisés et il décide donc d'aller à Paris pour entrer dans une école d'apprentissage formant les ouvriers de l'aéronautique.

Arrivé dans la capitale, ce qu'il découvre en fait, c'est le chômage et l'impossibilité de réaliser son premier rêve, qui était pourtant modeste. Il est embauché du coup dans une petite entreprise, rue du Chemin Vert, dans le 11^e arrondissement et commence un apprentissage de tourneur sur métaux. Les conditions de travail sont abominables. Il travaille 6 jours par semaine, 9h par jour et comme les autres jeunes, il doit parfois venir le dimanche matin pour l'entretien des machines. Dans les ateliers on ne peut pas se laver et quand il rentre chez lui en métro, il n'ose pas regarder les filles.

Un an plus tard, c'est le Front populaire et, comme des millions d'autres travailleurs, il fait grève avec les ouvriers de son entreprise. Mais il ne s'engage pas pour autant et son rêve reste le même : l'aéronautique. Rêve qu'il réalise en 1938, en entrant à la SNAC, la Société nationale de construction aéronautique du Centre, où il est affecté, en tant que mécanicien, à l'atelier de montage des moteurs. Georges Marchais a 18 ans, il travaille là où l'a porté son désir, il n'est pas insensible à l'injustice, a un tempérament plutôt bagarreur, mais n'a nullement l'idée de s'engager à la CGT et encore moins au Parti communiste. Comme il le dira lui-même en pensant à ses jeunes années ouvrières : « A l'époque, j'y trouvais mon compte. »



LE TROU NOIR

1939

, arrive la guerre et la mobilisation. Maurice Thorez a 39 ans, Georges Marchais 20 ans de moins et il est loin de pouvoir imaginer qu'il fera sien un jour le poste de secrétaire général du Parti communiste français qu'occupe alors son illustre prédécesseur. Thorez rejoint à Arras le régiment où il est affecté, puis, répondant aux injonctions de l'Internationale communiste, il le quitte peu après illégalement, considéré dès lors par l'armée française comme un déserteur. Marchais, lui, qui n'a pas encore accompli son service militaire, n'est pas incorporé compte tenu de l'importance stratégique de l'établissement dans lequel il travaille et n'aura donc à se poser la question d'aller se battre.

Les Allemands approchant de Paris, le matériel de son usine est embarqué sur des péniches au pont de Billancourt pour être envoyé à la Rochelle. Marchais participe au déménagement, mais il est ensuite licencié. Cela étant, avant comme après l'occupation de Paris, sa préoccupation principale n'est assurément pas de s'engager. Sans ambiguïté, elle est de survivre et pour cela d'avoir un salaire. Il fréquente une jeune sténo-dactylo, Paulette Noetinger, qu'il épousera à Montrouge en 1941, va bientôt devenir père de la première de ses trois filles, Michèle, et il recherche donc un nouvel emploi. Après quelques périodes de chômage, toujours ouvrier de l'aéronautique, il finit par se retrouver dans une usine annexée par l'occupant, celui-ci contrôlant dès son arrivée tout ce secteur stratégique. Pour mémoire, de 40 à 44, Vichy apportera à Berlin une aide substantielle en lui fournissant pas moins de 3.600 avions et 12.000 moteurs. Et ainsi, sans le savoir, le jeune Georges assombrit d'un coup son curriculum vitae de futur leader du « Parti des fusillés ». Ce ne sera pas la seule fois...





L'année suivante, en effet, comme l'Allemagne fait pression sur la France pour accélérer la venue de main-d'œuvre qualifiée sur son territoire, Vichy décide d'appliquer progressivement le STO, le Service du travail obligatoire, et l'entreprise de Marchais envoie ce dernier en Allemagne l'hiver suivant. Ce départ et la polémique qu'il alimentera pendant des années resteront jusqu'à la fin de sa vie la plus douloureuse de ses blessures. Attaqué par la droite, mais également par de grands résistants communistes tel Charles Tillon, Marchais aura beau se présenter comme « déporté du travail » et affirmer aussi bien avoir tenté de s'évader que s'être finalement caché lors d'une permission en France pour ne pas retourner en Allemagne, cette période restera à jamais emplie de mystères, de doutes et d'accusations. A la différence de tous ceux qui l'entoureront par la suite au Bureau politique du PCF et qui, le plus souvent enfants de communistes, étaient déjà à son âge des activistes, Marchais fera figure d'exception pour ne s'être lui-même décidé à militer qu'après la guerre, à 27 ans. Avoir directement travaillé pour les Allemands alors même que tant de Français luttèrent les armes à la main contre le nazisme ne pouvait qu'être une flétrissure. Comme l'écrit un de ses biographes, Thomas Hofnung, « apolitique, insensible au Front populaire et à l'agitation sociale des années qui ont suivi, indifférent à la débâcle et à la guerre qui se poursuit au point de choisir travailler pour l'industrie de guerre allemande », Georges Marchais ne s'est manifestement pas posé beaucoup de questions, et ce au moins jusqu'à la Libération.

Il finira la guerre avec sa famille, caché en Normandie, où il restera jusqu'à la fin des hostilités, sans toutefois songer à rejoindre la résistance.

L'ASCENSION D'UN APPARATCHIK

Quand on étudie l'histoire des mouvements révolutionnaires, en Russie comme en France, en Espagne comme en Chine, on tombe souvent sur des hommes et des femmes dont il ne faudrait pas grand-chose pour se dire qu'ils se sont trompés de porte. Ils ne ressemblent pas à des militants copie conforme, à des communistes standard. Enfants, ils ne sont pas tombés comme Obélix dans la bonne marmite. Adolescents, ils ne sont pas arrivés à la politique par le grand escalier de bal qui va du premier tract au premier meeting ou à la première manifestation. Les chemins qu'ils ont suivis sont pavés d'intentions qui ne sont pas d'emblée limpides et c'est bien plutôt le hasard — une rencontre, un événement — qui semble avoir tissé leur destin.

Certes, les psychanalystes ont raison de ne pas croire au hasard sans logique, au hasard « désarrimé », banni par ce Freud à qui Lacan fait dire dans l'un de ses plus fameux Séminaires, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* : « Parlez de hasard, Messieurs, si cela vous chante, moi, dans mon expérience, je ne constate là aucun arbitraire, car cela se recoupe de telle façon que cela échappe au hasard. » Mais il n'empêche, ce sont aussi les circonstances, les aléas et le temps qui contribuent à faire d'une vie quelque chose de tramé. Et c'est ce qui rend justement passionnante l'histoire de Georges Marchais : elle est atypique, hors norme, presque déviante, mais arrivée à son terme, elle n'apparaît pas moins logique.

Printemps 1945. Marchais est en Normandie, dans son village natal. Il a 25 ans et il est venu soutenir les candidats du Comité local de Libération. La même année, il est embauché à l'usine Voisin d'Issy-les-Moulineaux, où il retrouve son métier d'ouvrier qualifié dans l'aéronautique.

Comme il se découvre de l'ambition, il se dirige naturellement vers l'organisation la plus influente de la ceinture urbaine et de son environnement professionnel. Alors qu'il ne s'était jusque-là jamais engagé, il prend sa carte de la CGT pour mener ses premiers combats. Il en est un militant actif, énergique, impatient même. Encore un an et il devient secrétaire du Syndicat des métaux et de l'Union locale d'Issy-les-Moulineaux. Dans l'immédiate après-guerre, syndicats et partis ont besoin de cadres — on grimpe vite dans la hiérarchie.

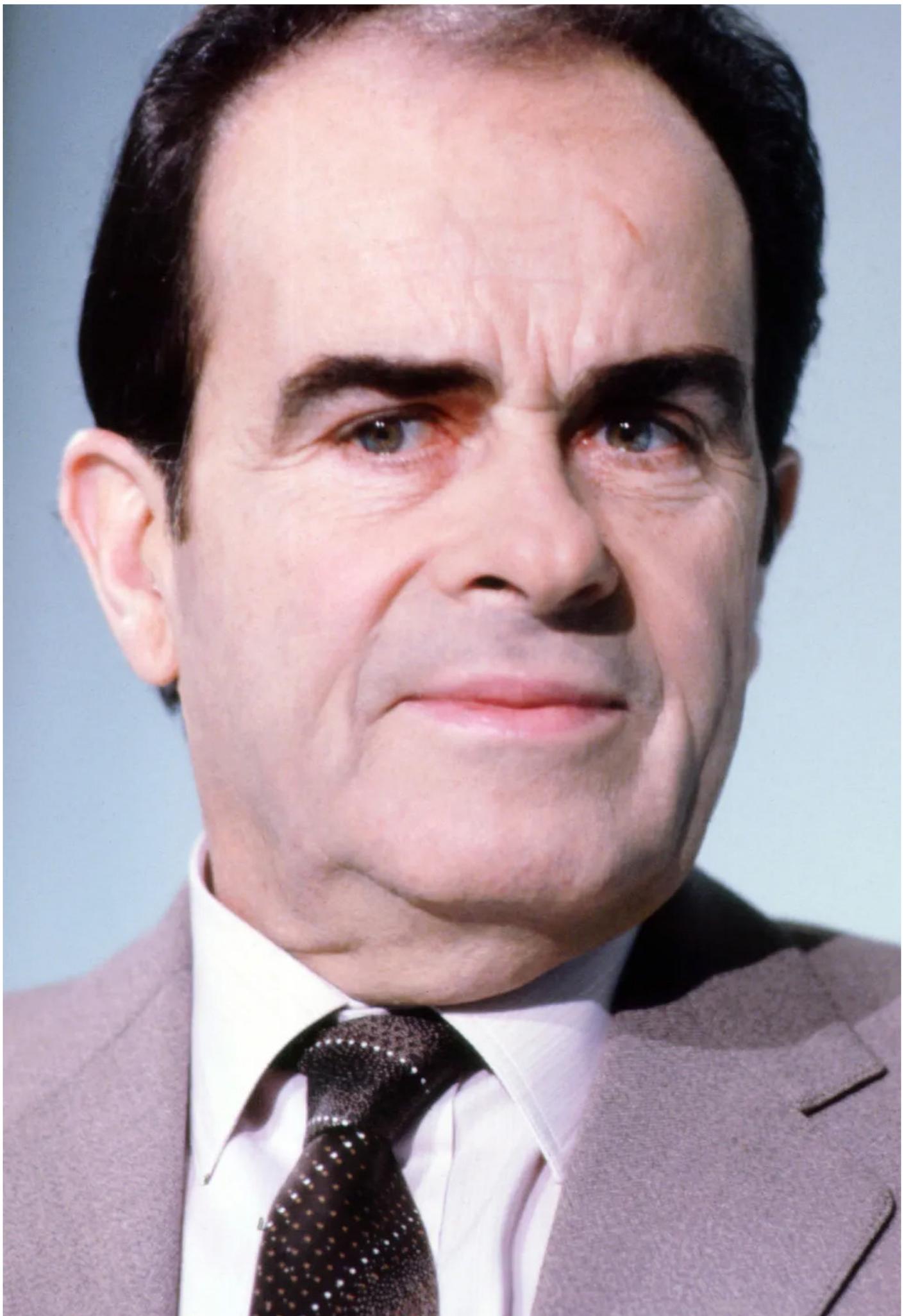
Très vite, il est repéré par l'entourage de Maurice Thorez et de sa compagne, Jeannette Vermeersch. Marchais, qui aime à répéter en souriant que tout le monde n'a pas la chance d'avoir des parents communistes, connaît une ascension fulgurante. Les luttes de cette période sont dures, très souvent réprimées, mais il y est d'emblée à l'aise, combatif, fonceur. « Grande gueule », ce n'est pas un modèle de docilité, mais l'accumulation des promotions dont il bénéficie témoigne de l'entière satisfaction qu'il donne à chaque étape aux « orthodoxes » du Parti.

En 1956, il est élu au Comité central —« Je ne l'ai pas cherché, ça m'est tombé sur la tête » —, élu lors du congrès même où Maurice Thorez, de retour du XXème congrès soviétique, décide de cacher aux militants le « rapport Khrouchtchev », qui a mis en lumière les crimes de Staline. Trois ans plus tard, au Congrès d'Ivry, nouvelle consécration, Marchais est nommé au Bureau politique et en 1961, poste clé, il devient secrétaire à l'organisation.

En 1964, Maurice Thorez meurt et Waldeck Rochet lui succède à la tête du Parti. Ce dernier semble décidé à faire bouger les principes et la stratégie des communistes. Plus libéral que son prédécesseur, il est conscient des bouleversements qu'impose le rapport secret de Krouchtchev, conscient aussi de la nécessaire ouverture du Parti sur la société française. Dans sa besace de secrétaire général, se trouve Marchais, pressenti déjà pour être le futur « dauphin ». Celui-ci colle étroitement aux besoins internes du Parti et apparaît comme un homme indispensable, et ce aussi bien aux yeux des anciens dirigeants que des plus jeunes.

La même année, c'est lui d'ailleurs qui est chargé de la rédaction des nouveaux statuts et il impose une petite révolution : le vote à bulletin secret des membres des comités de section, de fédération et du Comité central. A ce même congrès, Waldeck Rochet avance la proposition d'un « programme commun de la gauche » et en signe de bonne volonté, lors de la première élection présidentielle de 1965, le Parti communiste accepte de soutenir François Mitterrand comme candidat unique de la gauche.

A l'extérieur du Parti, Georges Marchais est encore peu connu. Mais le mouvement de mai 68 va lui donner l'occasion de l'être. Il se fait en effet remarquer juste après les premières barricades du Quartier en signant un article retentissant qu'il publie dans *l'Humanité*. Il y reproche aux leaders étudiants de remettre en cause « le rôle fondamental de la classe ouvrière dans la lutte pour le progrès, la démocratie et le socialisme » et de vouloir « donner des leçons au mouvement ouvrier ». Surtout, il s'en prend au Mouvement du 22 mars, dirigé par celui qu'il appelle « l'anarchiste allemand Cohn-Bendit ». Nombreux sont ceux qui font alors le parallèle entre les propos de Georges Marchais et ceux du journal d'extrême-droite *Minute* qui, lui, qualifie ouvertement Cohn-Bendit de « juif allemand ». Peu de temps après, lors d'une nouvelle manifestation, des étudiants défilent, criant en réaction ce qui deviendra l'un des plus célèbres slogans du mouvement : « Nous sommes tous des Juifs allemands. » Des années plus tard, Cohn-Bendit dira : « Georges Marchais qui m'avait traité d'anarchiste allemand faisait jouer la phobie anti-boche. Mais les étudiants ont crié ce qu'il n'avait pas osé dire : juif allemand. » Cependant, face à la répression policière, Georges Marchais et le PCF finiront par soutenir les étudiants et leurs revendications, et appelleront à l'union du mouvement avec les ouvriers.



LE STYLE MARCHAIS

La carrière politique et la notoriété de Marchais prennent une ampleur nouvelle à partir de 1969 alors que Waldeck Rochet, malade, lui délègue de plus en plus de responsabilités au sein du PCF.

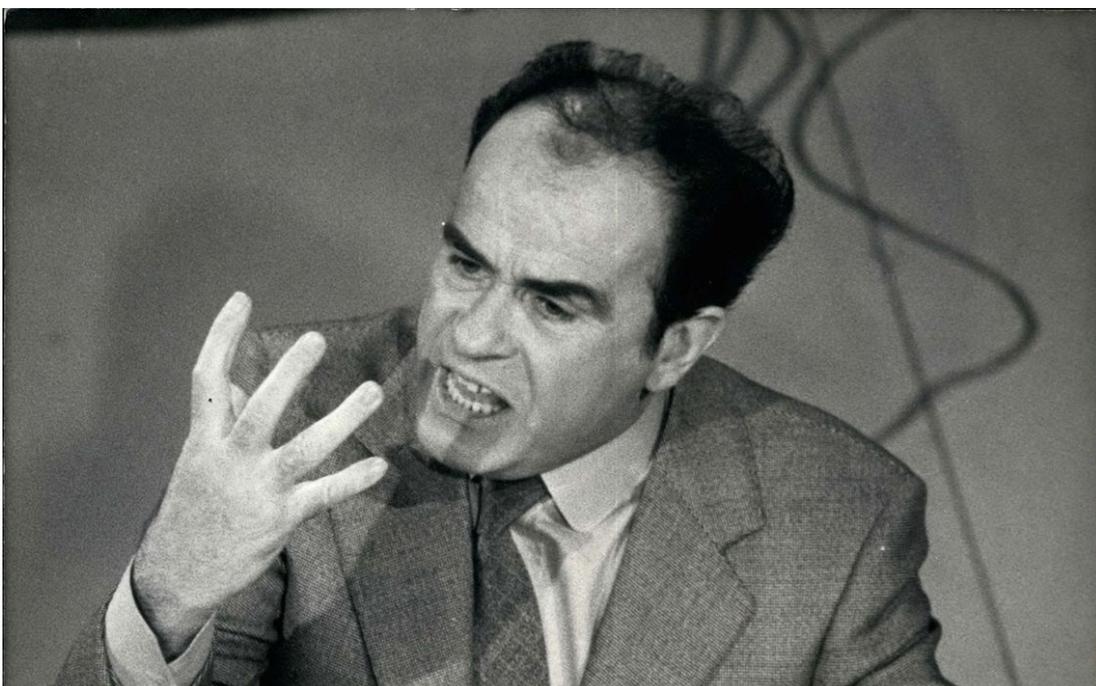
En 1970, à l'issue du XIXe Congrès, à tout juste 50 ans, il est élu secrétaire général adjoint du Parti, un « changement dans la continuité », commente alors la presse. Continuité dans la ligne, mais changement dans le style et même dans l'allure. Du nouvel homme du PCF, qui est maintenant connu du public, on commente le physique : la haute stature, le poil noir, la mâchoire puissante et, sous ses épais sourcils, des yeux d'un bleu profond. On découvre sa brusquerie de ton et le tout contribue à lui faire rapidement une réputation de dur.

Sa désignation comme secrétaire général adjoint du Parti marque le début de ce qui sera son calvaire médiatique. Une affaire est lancée par Charles Tillon, membre du Comité central et du Bureau politique, qui accuse Georges Marchais dans *le Nouvel Observateur* d'être parti volontairement pour le STO en Allemagne durant la guerre. L'intéressé ne réplique pas, qualifiant cette attaque d'ignoble, mais le Bureau politique répond pour lui en lui renouvelant solennellement sa confiance, tandis que Tillon et d'autres opposants au secrétaire général adjoint sont exclus.

Dans le même temps, Marchais impose aux communistes une autre façon de faire de la politique : avant de révéler au grand public son « parler vrai » lors d'innombrables émissions radio et télé, à partir du printemps 1970 sont organisés dans toute la France des débats publics, sans discours introductif, sans sujet préétabli : « Dites-moi M. Marchais ». Il se donne pour mission d'être, constamment et partout, plus que le porte-parole du PCF : le porte-voix des ouvriers, des pauvres, des exclus, et il inaugure par ces assemblées-débats un nouveau style de propagande. A ce jeu, il fait montre de bien plus d'abattage que Waldeck Rochet — Il rejette « l'anarchie de papa » et le « communisme de caserne », il a le sens des mots qui font mouche et des formules qu'on retient, celles que l'on assène avec force et sans complexe, et il cogne tous azimuts, sur la droite, bien sûr, mais aussi bien sur les centristes (« Les prétendus réformateurs sont de fieffés conservateurs ») que sur les gauchistes (« Ceux qui pensent que le pouvoir est au bout du fusil n'ont qu'à y aller »). Travailleur acharné, propagandiste sans états d'âme, tribun hâbleur et drôle, Georges Marchais en impose par son activisme et sa capacité à rendre coup pour coup à ses adversaires. Il assume d'être un ouvrier, ne se préoccupe pas d'être un théoricien, mais doté d'un sens tactique peu commun, il parle pour les gens, comme les gens, et c'est ce qui le rend particulièrement audible.

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui les foules que Georges Marchais déplace alors, l'émotion qu'il suscite dans ses rassemblements grâce à la complicité qu'il noue avec son auditoire. Sa popularité, il la doit à ses origines, c'est un homme du peuple échangeant avec le peuple, phénomène unique dans la vie politique de cette époque. Il est un leader populaire qui sait imposer un genre, fonceur, gouailleur, charmeur aussi à l'occasion... Et puis, très vite, il va jouer des médias avec virtuosité. Pour reprendre les mots de l'un de ses partenaires à la télévision, Alain Duhamel, « il a été le premier à comprendre que la lutte des classes passait par les studios ». Pour parler au plus grand nombre, il se saisit du petit écran. Son sens du spectacle, sa diction particulière et ses saillies cultes font le reste, lui permettant de se démarquer facilement de tous les autres hommes politiques. Il devient une formidable bête de scène télévisée, charismatique et passionné, dont les plus belles passes d'armes entrent au patrimoine, ses emportements et son franc-parler devenant des cadeaux pour les humoristes, nombreux à le pasticher. Le fameux « Taisez-vous, Elkabbach ! » de Thierry Le Luron n'a jamais été prononcé par Marchais, mais il reste emblématique du souvenir laissé par celui qui présidera aux destinées du Parti communiste français pendant 22 ans. Popularité dont le revers sera la détestation tenace qui l'accompagnera jusqu'à la fin de sa vie, détestation qui est comparable à la même époque à celle que suscitera, pour d'autres raisons, François Mitterrand.

Quoiqu'il en soit, un journaliste n'a pas tort de décrire alors Marchais en ses termes : « Ce costaud, qui sait parler fort sans dire n'importe quoi, plaît aux militants communistes : il a quelque chose de Thorez. Dans ses rapports avec les autres dirigeants des partis de gauche, le secrétaire général adjoint du Parti communiste est tout à la fois brutal et attentif : il sait jusqu'où il peut aller. Bref, il pourrait être appelé à la direction du Parti communiste – s'il n'y était déjà. » Désormais, en effet, plus rien n'arrêtera Georges Marchais dans son ascension, et sa popularité ira grandissante pour les années suivantes.





L'HOMME DE LA RUPTURE

Alors que François Mitterrand est devenu premier secrétaire du Parti socialiste au Congrès d'Épinay en 1971 sur une ligne d'union de la gauche, c'est encore en tant que secrétaire général adjoint du Parti communiste que Georges Marchais participe aux négociations préalables à la conclusion du Programme commun, qui aboutira en 1972. Par ce texte historique qui lie le PCF, le PS et le Mouvement de la gauche radicale-socialiste, les trois organisations indiquent vouloir appliquer une « démocratie politique et économique » pour le cas où elles parviendraient au pouvoir. C'est la première fois depuis le congrès de Tours de 1920 que socialistes et communistes s'entendent sur un programme aussi abouti en vue de gouverner ensemble. Cosignataire du texte avec François Mitterrand et Robert Fabre, Georges Marchais se félicite devant le Comité central que ce texte « va beaucoup plus loin que tous les documents antérieurs adoptés ensemble par le Parti socialiste et le Parti communiste au long de leur histoire ». Il faut désormais s'employer à gagner.

C'est la tâche qui lui incombe à présent : en décembre 1972, au XXème Congrès du PCF, Georges Marchais est élu secrétaire général.

Dans le rapport d'ouverture, il indique : « Il faut renforcer à tout prix et traduire dans l'action l'union des partis de gauche autour du programme commun.... Notre Parti n'a qu'un mot d'ordre : union pour que triomphe le programme commun ! ». Cette union constitue une inflexion majeure dans la stratégie de conquête du pouvoir par les socialistes, jusqu'ici tournés vers le centre. Mais pour le Parti communiste aussi, c'est une mutation et c'est en grande partie à Georges Marchais qu'elle est due : le tribun au verbe haut a paradoxalement contribué à « assagir » son organisation révolutionnaire, à l'engager dans une autre voie que celle suivie jusque-là, une autre voie qui à la fois le conduira au gouvernement... et à sa chute. L'alliance PS-PCF voulu par deux des figures majeures de la vie politique française, Mitterrand et Marchais, arrivées à la tête de leur formation respective au même moment, ouvre une recomposition politique à gauche pour les décennies à venir.

Bien sûr, le PCF espère distancer encore longtemps les socialistes, dont l'influence grandit en France, et entend tenir bon sur des exigences sociales radicales. Mais cet accord marque un acte inédit de désobéissance à l'égard de l'URSS qui, après avoir préféré de Gaulle à toute candidature de gauche, souhaitait que la France garde un pouvoir de droite au nom de ses propres intérêts géopolitiques. Et ce n'est pas anodin si ce choix d'ancrer le PCF dans une logique d'union avec les partis de la social-démocratie sera suivi dans la même décennie par un autre virage, vis-à-vis de la tutelle directe de Moscou cette fois-ci.

Le 28 Mai 1975, quelques mois après un infarctus qui le contraint désormais à être médicalement suivi, Georges Marchais prononce devant le Comité central une condamnation irrévocable du stalinisme. Non seulement de ses atrocités, ce que le PCF avait déjà fait – quoique, en termes plus mesurés –, mais de ses conceptions mêmes, « totalement étrangères à celles du Parti communiste français ». En 1976, au 22ème Congrès du PCF, le secrétaire général va plus loin en préconisant dans un rapport public d'abandonner une notion majeure du marxisme-léninisme, celle de la dictature du prolétariat : « Il faut ouvrir en France une ère nouvelle de démocratie et de liberté. Voilà l'axe de notre combat... La démocratie, la liberté, c'est aujourd'hui le terrain principal du combat de classe, du combat révolutionnaire. » Un an plus tard, il enfonce le clou en évoquant la doctrine de l'eurocommunisme, qui enjoint les partis communistes européens à jouer le jeu des élections et à entrer dans des gouvernements afin de faire progresser la cause communiste : « Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis 1917 et les conditions existent aujourd'hui pour utiliser une voie démocratique pour aller vers une société socialiste, qui élargira toutes les libertés individuelles et collectives... Si c'est cela que l'on appelle l'eurocommunisme, eh bien, nous sommes d'accord. »

Cette conviction conduit Marchais à condamner les atteintes aux libertés qui se produisent en URSS et à refuser toute tutelle extérieure : « Le mouvement communiste n'est pas et ne peut pas être une Église, ni une organisation centralisée ». Et lorsque le Comité central du PC de l'Union soviétique écrit au Comité central du PC français, accusant « certains dirigeants », dont Georges Marchais, d'être trop critiques, ce dernier répond aussitôt en réaffirmant que les divergences entre les deux partis sont « profondes » : « Nous ne saurions défendre aveuglément tout ce qui se fait en Union soviétique. Il vous faut bien le comprendre, cela ne se produira plus ».

Nous sommes en 1977, le divorce est consommé et ce qui semble aujourd'hui aller de soi supposait à l'époque un changement vraiment radical dans la culture communiste. Vingt ans seulement après avoir adhéré au PCF, Georges Marchais avait réussi à en être l'artisan.



LE DEUXIÈME DIVORCE

C'est une autre rupture, un autre divorce qui se produit la même année, avec les partenaires du PCF cette fois-ci, le Parti socialiste et le Mouvement radical, et ce après cinq ans d'une idylle en apparence presque parfaite.

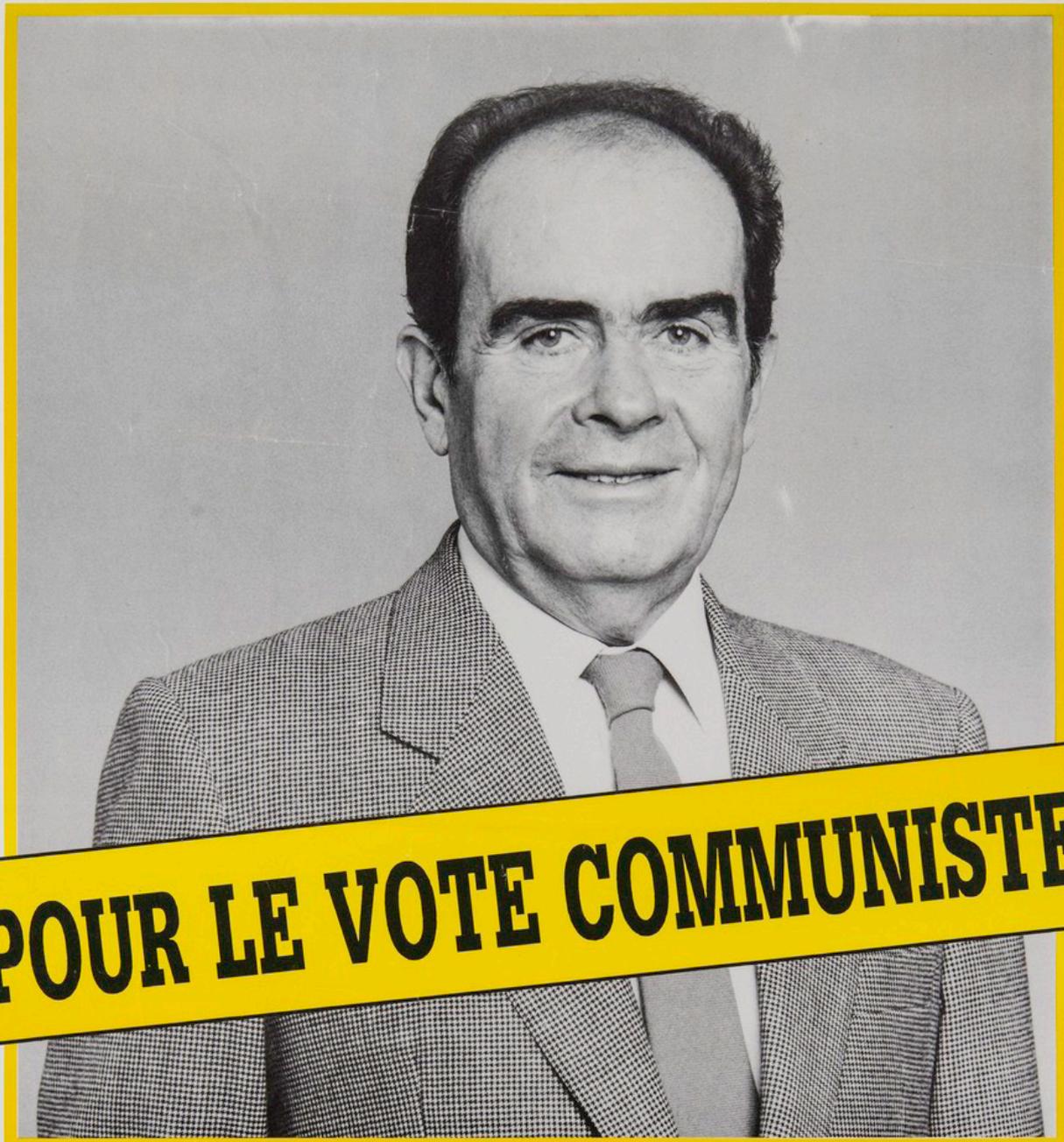
La nouvelle dynamique provoquée par l'union de la gauche avait pourtant permis à cette dernière de gagner du terrain politique, PS et PCF semblant s'être particulièrement bien trouvés : aux élections législatives de 1973, d'abord, au cours desquels Georges Marchais est élu député dans la 1^{ère} circonscription du Val-de-Marne avec près de 44% des voix au premier tour et plus de 57% au second (il sera constamment réélu jusqu'en 1997) ; à la présidentielle anticipée de 1974 ensuite, qui voit François Mitterrand, candidat de l'Union de la gauche, se hisser confortablement au second tour qui s'achèvera par un score à ce jour le plus serré de la Vème République, Valéry Giscard d'Estaing l'emportant seulement par 50,81%. Aux municipales de 1977, dans une ambiance de triomphe pour les listes d'union de la gauche, le PC réussit même à conquérir 1.500 mairies. Les communistes sont devenus « fréquentables », et alors que se profilent les législatives de 1978, dont chacun pronostique que la gauche les remportera, tout semble sourire à Georges Marchais, qui est en passe de gagner son objectif affiché de 1972 : « Notre parti n'a qu'un mot d'ordre : union pour que triomphe le programme commun ! ».

Depuis quelques semaines les trois partis du programme commun sont revenus à la table des négociations pour actualiser un texte vieillissant. Marchais réclame un vaste programme de nationalisation des entreprises et des banques initiative jugée trop radicale pour Mitterrand qui estime que cela pourrait « faire peur aux électeurs modérés ». Pendant deux mois de discussions orageuses, Marchais tempête. Mitterrand lui reproche une « escalade verbale » et voit d'un mauvais œil le dirigeant communiste aller promener sa mauvaise humeur sur les plateaux de télévision. Le PCF dénonce les « sociaux-démocrates », les « sociaux-traîtres » vendus à la droite, et finalement, patatras, Georges Marchais, précipitant les choses à la surprise même du Comité central, annonce brusquement que la rupture est consommée avec ses partenaires.

Radicaux et socialistes font porter toute la responsabilité de cet échec sur les communistes. Jusque dans son propre parti, il s'ensuit une vague de contestation contre Marchais, notamment du côté des intellectuels, qui lui reprochent ses changements de pied. Les commentateurs et politiques de l'époque sont bien en peine de comprendre précisément ce qui s'est passé et pourquoi il a ainsi franchi ce Rubicon.

On évoque le désir de se rapprocher de nouveau avec Moscou, comme si un autre vent s'était mis souffler sur le Bureau politique... PCF-girouette, ironise-t-on dans la presse. Plusieurs années plus tard, en 1980, Georges Marchais donnera sa propre version des faits dans l'émission « Cartes sur table », expliquant notamment avoir été scandalisé d'apprendre que François Mitterrand visait par le Programme commun à « prendre 3 millions de voix aux communistes ». L'émission restera sans doute la plus célèbre de toutes celles auxquelles il aura participé, pour le récit de ses vacances en Corse, où furieux d'entendre à la télévision Mitterrand « refuser de s'engager sur une défense nationale indépendante », il raconta avoir crié à sa femme cette phrase qui devint culte : « Fais les valises, nous rentrons à Paris ! »

A la bataille des législatives de 1978, promises à la gauche selon les sondages, socialistes et communistes partent séparément au combat. Le verdict des urnes est sans appel : l'échec de l'union provoque l'échec de la gauche. Et peine plus lourde encore pour le PCF, celui-ci passe en dessous de la barre des 20% de votants qu'il avait toujours réussi à dépasser lors des différents scrutins de la Vème République. Désormais sans alliés, Georges Marchais va assister, impuissant, au recul de l'influence communiste et au renversement du rapport des forces à gauche au profit de l'entreprise mitterrandienne. Ce tournant de la fin des années 70 signe la fin d'une époque pour le Parti communiste français, mais aussi pour Georges Marchais lui-même : quelque chose s'est brisé qui, jamais plus, ne se recollera.



POUR LE VOTE COMMUNISTE

Georges MARCHAIS
avec

Daniel BOULAY - Robert JARRY

JEUDI 20 FEVRIER

LA ROTONDE - LE MANS 20 H 30



LA FAUTE ET LE SOUPÇON

11 janvier 1980. En direct de Moscou, Georges Marchais s'exprime sur TF1 devant des téléspectateurs ébahis : interrogé sur l'invasion soviétique en cours en Afghanistan, agression condamnée par la France comme par ses partenaires occidentaux, le secrétaire général du PCF est en train, lui, de la cautionner, faisant siennes les justifications invraisemblables de Leonid Brejnev. Il explique que l'action des troupes soviétiques est « une réponse à l'appel du gouvernement afghan », en application d'un traité d'amitié existant depuis 1921, et qu'il s'agit de mater une rébellion conduite par des féodaux moyenâgeux, pratiquant même le « droit de cuissage ». Après avoir pris ses distances avec Moscou les années précédentes, Marchais revient, publiquement en tout cas, dans son giron, lui qui quelques mois plus tôt avait déjà tenu à dresser un « bilan globalement positif » des pays socialistes, ce qui avait provoqué alors l'incompréhension.

Ce soutien du dirigeant communiste – prise de position contraire aux orientations mêmes du Comité central – est interprété par tous comme la preuve d'un réalignement sur Moscou. Marchais, l'homme qui devait réconcilier le PCF avec son siècle ? Allons donc – chassez le naturel, il revient au galop ! Politiquement, le message du secrétaire général semble clair : c'en est fini de l'euro-communisme, de l'union de la gauche et autres billevesées des années 70. Le PCF doit se recentrer fermement sur une « ligne de classe ». Ce que nombre de ses électeurs comprendront bien ainsi, mais sans l'accepter : il ne faudra que quelques semaines pour voir le Parti communiste baisser dans les élections partielles, comme dans les sondages d'intentions de vote de la future présidentielle.

La décision de suivre le PCUS dans une guerre considérée par le plus grand nombre comme totalement injuste restera comme une tache dans le parcours de Georges Marchais. Il dira lui-même qu'elle « a fait beaucoup de mal au Parti », mais ne pourra jamais l'effacer. Il aura beau par la suite dénoncer les exactions de Ceausescu en Roumanie ou condamner la répression de la place Tiananmen en Chine, saluer la Perestroïka ou la chute du mur de Berlin, il continuera jusqu'à la fin de sa vie à être soupçonné de n'avoir ni fait changer le PCF, ni changé lui-même.

La présidentielle de 1981 marque le début de la fin. Après la rupture de l'Union de la gauche, Georges Marchais ne désarme pas : il se lance seul et se présente en candidat des ouvriers. Durant six mois, il sillonne la France, porteur d'un « plan de luttes en 131 propositions », et promettant le plein-emploi, une société plus juste, le droit de chacune et chacun à une vie libre, le tout avec quelques formules dont il a encore le secret : « Au-dessus de quatre millions, 100% d'impôts, je prends tout ! », déclare-t-il à la tribune, ou encore : « Les femmes soumises, les femmes craintives, les femmes passives, c'est fini et bien fini ! »

Dans sa campagne, Marchais critique vivement Mitterrand en l'assimilant aux deux candidats de la droite, Jacques Chirac et Valéry Giscard d'Estaing – « La bande des trois », comme il l'appelle. Mais Coluche, qui pense un temps se présenter, fait entrer Marchais dans la ronde : « La bande des quatre » ! Au premier tour, il obtient un peu moins de 4.500.000 voix, soit 15,3% des voix. « Je me suis trompé, confiera, moqueur, François Mitterrand à un communiste. Je vous voyais à 18%. Je n'avais pas imaginé que Marchais vous ferait tomber si bas ».

Malgré les rancœurs, Marchais n'a pas le choix : l'heure est à la victoire de la gauche et à une nouvelle union – de façade. Il soutient la position officielle du PCF en faveur de François Mitterrand en vue du second tour. Mais aux législatives suivantes, l'érosion est sans appel : le PCF passe de 86 à 44 députés. Plus aucun élu parisien. Les communistes obtiennent néanmoins quatre ministères, mais aucun pour Georges Marchais que le nouveau président ne veut pas voir dans son gouvernement.

Certes, le PCF est devenu « respectable » en participant à un gouvernement et en jouant ainsi le jeu des institutions de la Vème République, mais en réalité il est durablement affaibli et ne s'en relèvera plus. L'heure n'est plus aux communistes triomphants, désormais, c'est le PS qui domine et pour longtemps. La « cohabitation » avec Mitterrand s'avère d'ailleurs difficile dès le début du septennat, à l'intérieur du gouvernement mais également en dehors, car au fur et à mesure que le temps passe, les risques d'implosion du Parti lui-même deviennent réels. Georges Marchais avait hérité d'une formation puissante, la première à gauche, représentant plus de 20 % de l'électorat. Après l'enthousiasme des années 1970, il ne peut que constater au cours des années 1980 la chute inexorable de l'organisation qui l'avait fait roi. Les élections européennes, législatives et présidentielle qui se succèdent marquent chacune le net déclin du PCF, qui passe sous la barre des 10% en 1988. Et le secrétaire général en personne, bien que réélu député en 1986 avec un score confortable, perd 13 points sur le précédent vote.





LA FIN D'UN TROP LONG RÈGNE

Georges Marchais est lucide. Devant le Comité central, il a ces mots : « Le glissement de l'électorat vers la droite traduit un mouvement profond de la société, un affaiblissement des idées progressistes et des valeurs de la gauche. La crise de la vie politique et du système des valeurs s'est aggravée ; elle implique de faire de la politique autrement ». Mais peut-il vraiment faire de la politique « autrement », lui qui avait adhéré au PCF parce que tout naturellement, travaillant à l'usine, il faisait partie en tant qu'ouvrier des héros de la « contre-société communiste ». Or, justement, les ouvriers du dogme originel ne sont plus l'avant-garde sociale — en tout cas, l'heure est moins au prolétariat qu'à la classe moyenne, qui s'étend et qui ira désormais, électoralement, de la droite modérée à la gauche sociale-démocrate en fonction de ses intérêts propres. Mai 68 était un signe annonciateur, mais en fustigeant d'emblée les étudiants comme étant d'abord et avant tout des « fils de bourgeois », en les empêchant parfois manu militari de faire la jonction avec les ouvriers, Marchais et les siens ne l'ont pas compris — alors, exit le PCF ?

Quoiqu'il en soit, Georges Marchais a perdu de sa superbe et de sa puissance. Il apparaît moins à la télévision, attire moins les regards, mais cependant, dans sa relative déréliction, il prend de l'épaisseur. Même s'il n'en est pas à crier comme Richard III : « Mon royaume pour un cheval ! », il y a en lui quelque chose de shakespearien dans la dernière partie de sa vie ; notamment quand il doit plus que jamais faire face à tous ses ennemis, désireux de le piétiner maintenant qu'il leur fait moins peur. Chaque moment de sa vie (comme ses vacances à répétition en Roumanie) est passé au crible et il doit sans cesse replonger dans son passé pour essayer de se justifier. Et à l'intérieur même de son propre parti, le voilà qui continue d'être contesté. En 1989, des dissidents demandent même — affront suprême — la démission collective de la direction (arguant notamment de la trop grande proximité de Marchais avec le couple Ceausescu) et la convocation rapide d'un congrès extraordinaire. Alors que l'URSS tanguait tant et plus, le PCF, avec à sa tête un chef vieillissant et affaibli par des problèmes de santé, connaît de fait l'une des plus grandes crises de son histoire.

Cela dit, soyons juste — de temps en temps, on lui fait crédit d'une bonne action, comme lorsqu'est reconnu le rôle qu'il a joué dans la lutte pour la libération de Nelson Mandela, dont il portera la proposition du Nobel à Oslo en janvier 1989. Après sa libération, en 1990, lorsque le leader sud-africain rend visite à Georges Marchais au siège du PCF à Paris, un témoin de la scène racontera : « Nous avons bien du mal à retenir nos larmes en voyant entrer, rayonnant, ce personnage mythique, d'une prestance impressionnante, et ouvrir tout grands ses bras en criant « Marchais ! », avant d'enlacer chaleureusement le dirigeant communiste comme s'il s'agissait des retrouvailles de deux vieux amis, alors que c'était leur première rencontre... »

Le déclin du Parti et la contestation à l'égard de Georges Marchais s'accroissent à la suite de la disparition de l'URSS en 1991. Cette même année, selon un sondage BVA pour France Inter et *Le Nouvel Observateur*, 43 % des militants communistes et 79 % des sympathisants, interrogés pendant la Fête de l'Humanité, souhaitent le départ de Marchais. Plus d'un militant sur deux (51 %) est favorable à des changements en profondeur du Parti communiste. Deux ans plus tard, les élections législatives voient se poursuivre la chute, inexorable, des communistes. Vaillè que vaillè, Georges Marchais est cependant réélu député. C'est qu'il y a toujours chez nombre de militants et dans une large partie de l'opinion, malgré les égarements et les reproches, une réelle affection pour l'homme, affection que l'on retrouve intacte aujourd'hui chez bien des témoins de l'époque. Il fait partie du patrimoine national, rappel vivant de la glorieuse époque du communisme français et des victoires sociales du XX^{ème} siècle alors que le XXI^{ème} s'annonce si différent.

Mais trop longues sans doute auront été les années Marchais, de 1980 à 1994, année de son remplacement à la tête du Parti par Robert Hue. Car que retenir de lui dans les années 1990 ? — il faut bien l'avouer, peu d'événements marquants, sinon peut-être un voyage et une visite. Le voyage, c'est en 1992 au Canada et aux Etats-Unis, où il rencontre des personnalités progressistes américaines, ainsi que le secrétaire général de l'ONU, Boutros Boutros-Ghali — Marchais en Amérique, une grande première pour un secrétaire général du Parti communiste français. Et puis, trois ans plus tard, il y a la visite que lui rend à son domicile Fidel Castro, le père de la révolution cubaine, un dîner à la bonne franquette chez Georges Marchais, son ami de trente ans, dans sa maison de la rue Môtet... *L'Humanité* raconte : « Il est 21h40, lundi à Champigny, dans une rue ordinairement tranquille de la banlieue sud de Paris. Fidel Castro quitte le perron du petit pavillon de Georges et Liliane Marchais. Brouhaha, crépitement des flashes : la porte du jardinet vient de s'ouvrir sur la rue où l'attend une foule de journalistes en quête de déclarations. « Commandante ! », l'interpelle un reporter. « Non, pas commandant. Aujourd'hui, je ne suis pas militaire, je porte un costume civil. Je me sens comme un citoyen français qui vient de rendre visite à un ami. »

29 septembre 1993. Absent de la réunion du Comité central, Georges Marchais lui adresse une lettre, aussitôt rendue publique : « Il ne serait pas convenable de différer l'annonce de la décision que j'ai prise quant à mon avenir personnel. Je ne souhaite pas, après le 28e Congrès, continuer à être le premier dirigeant de notre parti. Cela fait vingt ans que j'exerce cette responsabilité et j'ai l'âge que j'ai. Inutile donc d'épiloguer sur les raisons qui me conduisent à cette décision : elles vont de soi. Mais je demeurerai, comme je l'ai toujours été, un militant... » Quelques mois plus tard, en janvier 1994, au XXVIIIe Congrès du PCF, il passe officiellement le flambeau à Robert Hue. La même année, il devient président du comité du PCF pour la défense des libertés et droits de l'homme en France et dans le monde. En 1997, il quitte l'Assemblée nationale après avoir décidé de ne pas briguer un nouveau mandat de député aux législatives, alors que la dissolution voulue par Jacques Chirac fait entrer la gauche plurielle au gouvernement.

Les communistes sont de retour dans les ministères, c'est le bon moment pour Georges de tirer sa révérence. Ultime tour de piste : début novembre 1997, il s'oppose publiquement au changement de nom du parti prôné par Robert Hue. Quelques jours plus tard, il est hospitalisé à l'hôpital Lariboisière des suites d'un malaise cardiaque et le 16 novembre 1997, il s'éteint à l'âge de 77 ans. L'évènement est largement couvert par la presse et c'est accompagné par une foule immense qu'il est enterré dans la ville où il vivait depuis 30 ans avec son épouse, à Champigny-sur-Marne.

Parmi les innombrables hommages (Jacques Chirac, Lionel Jospin, Danièle Mitterrand, Jean-Luc Lagardère, Philippe Séguin, Maurice Couve de Murville, etc.), celui de Johnny Hallyday : « J'admirais Georges Marchais dont je ne partageais pourtant pas les convictions. Plus encore que sa force et son autorité, j'aimais sa sensibilité mal cachée qui me rapprochait de lui. Il faut dire que, sous son influence et sa direction, le Parti a toujours traité les artistes avec beaucoup d'égard et de générosité. »

**46^e**
1917 1963 anniversaire de la
révolution socialiste d'octobre



★ L'URSS édifie le communisme:
progrès bien-être
liberté paix

LE PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS

VIVE L'UNION SOVIETIQUE
PAYS DE LA JEUNESSE
LIBRE ET HEUREUSE
EN MARCHE VERS
LE COMMUNISME



RIVAL

40^{EME} ANNIVERSAIRE DE LA
REVOLUTION SOCIALISTE
D'OCTOBRE 1917

ADHEREZ A L'UNION DES JEUNESSES COMMUNISTES DE FRANCE . 9, R. HUMBLOT. PARIS. 15^{ME}

F. P. L. PARIS 2011

NOTE SUR LA RÉALISATION

LES ARCHIVES, LES TÉMOINS

Autour de l'idée directrice qu'illustre son titre, l'homme qui avait choisi son camp, ce film se propose d'expliquer Georges Marchais en cherchant à comprendre quelle était la logique personnelle de celui qui, s'étant engagé tardivement au Parti communiste, aurait pu rester une pièce rapportée de son histoire.

25 ans après sa mort, 50 ans après son arrivée à la tête du Parti communiste français, il s'agit de proposer un portrait de Georges Marchais différent de celui que la mort a figé et qui le fait apparaître soit comme un bateleur, bon client de la télé, soit comme un apparatchik dogmatique. D'où le souci de l'aborder par un biais clairement moins pittoresque, moins baroque, que celui dont on se saisit habituellement quand on évoque le personnage. Tenter une lecture à la fois originale et rationnelle de la problématique personnelle de Georges Marchais, sans le réduire à la caricature que ses nombreux passages à la télévision ont fabriquée, tel est bien l'objectif du film.

Parce que rien ne le destinait à devenir l'une de figures les plus marquantes du PCF et que son parcours personnel met du coup en évidence l'insistance d'un désir aussi fort qu'en apparence inattendu, il s'agit de montrer qu'il y a eu quelque chose de pulsionnel dans le « choix » qu'il a fait à 27 ans d'être un « rouge », choix pulsionnel qu'il a maintenu ensuite coûte que coûte toute sa vie, et cela doit donner au film une coloration non seulement historique, mais romanesque.

Ce film veut donc emmener le téléspectateur dans l'envers du décor d'un homme dont on croit savoir beaucoup parce qu'il s'est montré souvent, mais dont le paradoxe est justement d'avoir su se cacher... en pleine lumière. Un homme dont il faut parcourir les méandres de l'histoire comme de l'inconscient, pour avoir une chance de l'entrevoir dans sa réalité, c'est-à-dire au-delà de la mythologie qu'il a lui-même contribué à écrire. Et ce faisant, sera racontée une partie importante de l'histoire politique française de la fin du XXème siècle.

La matière première du film, ce seront bien évidemment les images d'archives, innombrables sur l'homme et son entourage politique, et conservées aussi bien à l'INA ou chez Lobster qu'à Ciné-archives, « la Cinémathèque du Parti communiste français et du mouvement ouvrier » avec laquelle nous serons associés pour avoir accès à quelques uns de leur 1.500 films, catalogue unique sur l'histoire politique et sociale depuis les années 1920.

Mais grâce à ses proches, nous aurons également accès à ses archives privées, datant aussi bien de son enfance, de sa jeunesse, que de l'époque des deux familles qu'il a fondées : avec Paulette Noetinge d'abord, puis avec Liliane Grelot, dont le prénom, comme on le sait, est devenu légendaire pour le célèbre cri du cœur de 1977 : « (Liliane), fais les valises, on rentre à Paris. »

Documentaire d'archives, ce film sera également un film de témoignages. Y prendront la parole ceux qui l'ont connu au plus près, à commencer par ses quatre successeurs : Robert Hue, Marie-Georges Buffet, Pierre Laurent et Fabien Roussel, et deux de ses enfants : Michèle et Olivier, ce dernier, né en 1969 alors que Georges Marchais a déjà 49 ans et auquel il sera incroyablement attaché, comme si ce garçon était devenu du coup le symbole même du « monde nouveau » auquel son père aspire. Mais seront aussi sollicités quelques-uns des acteurs ou des observateurs de la vie politique et médiatique française : tel proche collaborateur de Georges Marchais (Francis Wurtz), tel ancien ministre communiste (Charles Fiterman) tel journaliste qui a souvent rencontré Georges Marchais (Alain Duhamel), tel homme politique qui lui a fait face à la télévision (Lionel Jospin) ou tel historien qui a étudié l'histoire de son parti (Julian Mischi).

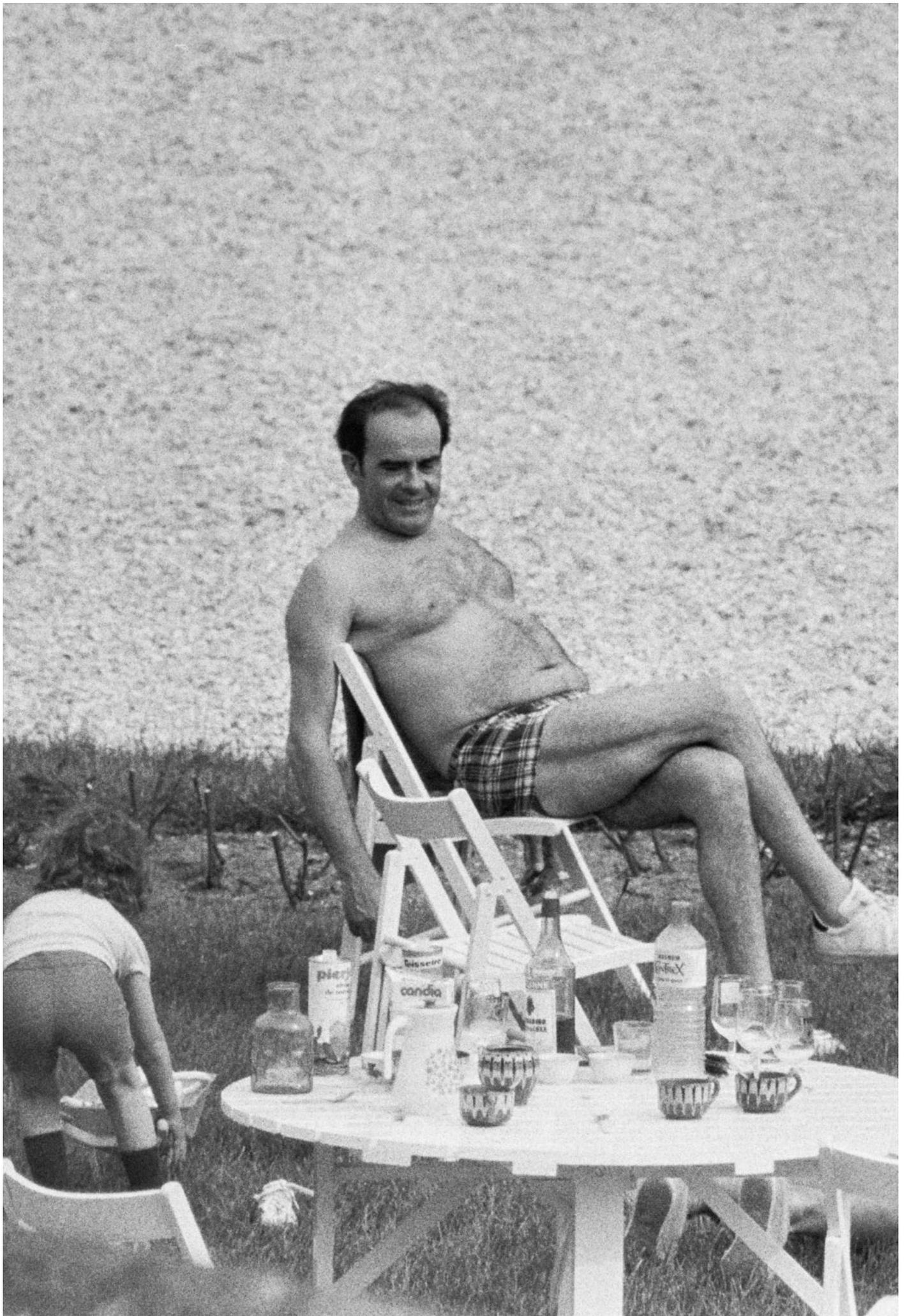
Ce film est donc à envisager comme un portrait à 360° de Georges Marchais, reposant sur un mélange de témoignages et d'images d'archives – les uns venant corroborer, compléter, introduire ou conclure les autres, dans un dialogue ininterrompu entre paroles et images.

Le film sera porté par le commentaire de Gérard Miller, dont on entendra la voix tout le long. C'est lui qui, chaque fois que nécessaire, guidera le téléspectateur et soulignera les enjeux. Gérard Miller sera en arrière-plan, mais, entre les paroles, il jouera le rôle d'un facilitateur, d'un narrateur fédérateur.

Les interviews seront menées dans la durée, sur une période suffisamment longue pour installer un climat de confiance et de confiance.

Grâce à son écoute particulière de psychanalyste, Gérard Miller saura donner sens à une parole plus qu'à une autre, souligner un propos qui mérite interprétation, remarquer des coïncidences... Il ne s'agira jamais de mimer un entretien psychanalytique, mais il s'appuiera évidemment sur son expérience d'analyste pour mener ces entretiens. Et le montage permettra ainsi d'entrecroiser les témoignages de façon à ce qu'ils se répondent et s'interrogent les uns les autres. « On a été si injuste à son égard », a dit un jour Robert Hue et c'est exact. Car Georges Marchais fut aussi un rénovateur, un communiste original et audacieux. Ayant hérité d'un parti accroché à la dictature du prolétariat, au centralisme démocratique, à une discipline quasi militaire et à un moralisme pesant, il l'a transformé profondément (c'est lui qui parlera le premier de « mutation »), pour en faire une formation à la fois moderne et démocratique. Transformant aussi la manière de faire de la politique et de se saisir de l'outil médiatique (sa maîtrise de la télévision l'aura distingué de tous les autres hommes politiques de l'époque), il a laissé de lui une impression physique, ce qui était une gageure chez les hommes de l'appareil communiste, contraints à l'effacement individuel. Par leur style et leurs références, deux candidats se sont inscrits de fait dans son sillage lors de la dernière élection présidentielle — Jean-Luc Mélenchon et Fabien Roussel —, et sans que soit évoqué dans L'homme qui avait choisi son camp des événements postérieurs à la mort de Georges Marchais, ce film sera conçu aussi pour résonner entre les lignes avec le présent, avec 2022 et certains de ses enjeux politiques.

En résumé, ce documentaire sera donc réalisé comme un récit à la fois historique, politique et humain. Et c'est ainsi qu'en suivant Georges Marchais de sa naissance en 1920, année qui était aussi celle de la création du PCF, à sa mort en 1997, sera racontée l'histoire de l'un des personnages les plus étonnants de ces cinquante dernières années, en ne cachant rien de ses repères personnels, de son parcours, de ses choix, de ses erreurs, de ses succès, de ses failles. Un récit, autant qu'une réflexion psychologique, qui cherchera à comprendre quelle est la logique qui a conduit le fils d'un ouvrier carrier et d'une paysanne de la Hoguette, né tout juste après la guerre de 14-18, à devenir le dernier monstre sacré du Parti communiste français et à marquer en profondeur l'Histoire de son pays.



NOTE DE PRODUCTION

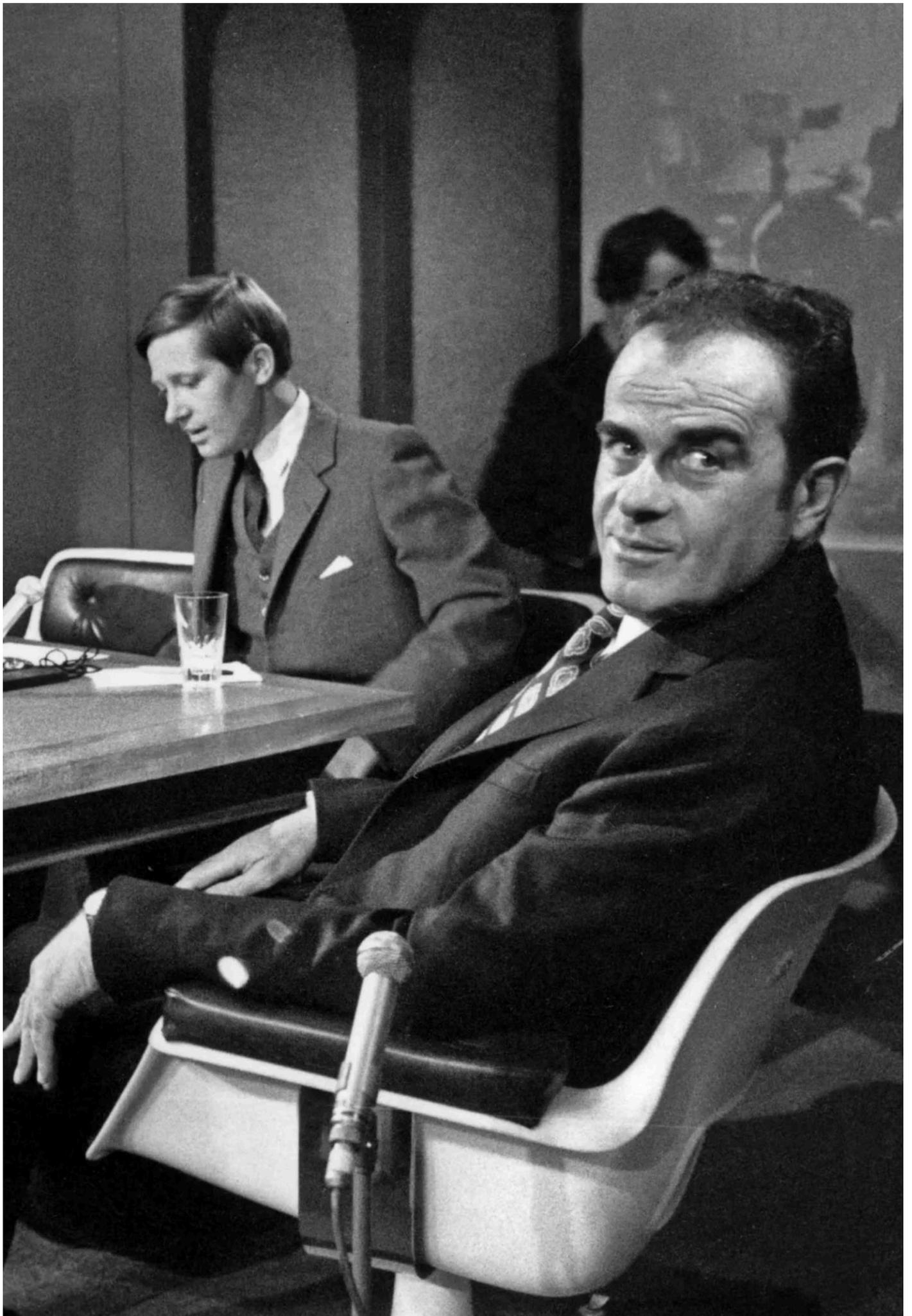
Georges Marchais, c'est une figure familière pour quiconque a aujourd'hui plus de 35 ans. Une figure qui évoque un passé déjà lointain, mais qui continue pourtant d'être une référence. Une figure médiatique qui anticipe sur l'omniprésence actuelle des médias et dont on se souvient des emportements, des clashes, sans vraiment se rappeler ce qui les motivait — et c'est justement l'objet de ce film : apporter du contenu à nos souvenirs trop vagues, rappeler sur quoi portait l'engagement de ce dernier « dinosaure » du Parti communiste, comprendre dans quelle histoire politique il s'inscrivait et à qui il s'adressait au-delà des journalistes qui l'interviewaient.

C'est un film que nous sommes fiers de produire parce qu'il redonne ses lettres de noblesses à la politique. Loin des chaînes infos, de la fascination pour les « petites phrases », de l'intérêt très relatif de savoir si Fabien Roussel mange de la viande par réelle appétence personnelle ou pour faire remonter sa côte de popularité... ce documentaire prendra le temps de parcourir l'histoire, celle d'un homme et celle d'un siècle. Et nous savons d'expérience comme Gérard Miller excelle dans ce genre de récit.

Ce film s'inscrit dans la lignée des nombreux autres documentaires que nous avons produits avec lui pour éclairer des figures marquantes de notre vie politique. Pour n'en citer que quelques-uns : Ségolène Royale, Dominique Strauss-Kahn, Nicolas Sarkozy, Jean-Luc Mélenchon ou encore Jérôme Cahuzac. Ce que nous aimons dans chacun de ces films singuliers, qui forment au final comme une collection, c'est la façon même dont Gérard Miller prend en main la construction, la narration.

Sous son regard, porté par sa voix et son analyse, un élément biographique a priori mineur peut prendre tout son sens, donner à l'occasion une clé sur le parcours de toute une vie. Le documentariste n'a pas oublié qu'il était psychanalyste, mais le psy n'est pas seul aux manettes. Chacun des films de Gérard Miller est porté par un souffle, un souci d'entraîner le spectateur par le montage, le choix des mots, la musique, souci d'apporter de l'épique et du romanesque. Notre volonté de producteur aujourd'hui est de permettre à ce film d'exister au meilleur de ce qu'il peut être et donc de monter un budget qui soit à la hauteur de ses ambitions. Nous pensons ce film absolument nécessaire, car à l'ère des simplifications hasardeuses et de la confusion sur les engagements, il est important de replacer la politique dans une histoire plus longue, plus cohérente.

Morgane Production & Deux cafés l'addition



ANNEXES

Gérard Miller

Réalisateur

Psychanalyste membre de l'École de la Cause freudienne et de l'Association Mondiale de Psychanalyse

Professeur émérite à l'université Paris VIII

Ancien élève de l'École Normale Supérieure

Docteur en Philosophie

Docteur d'Etat en Science politique

Réalisateur (télévision)

- *Les enfants du siècle – Ils ne seront jamais plus les mêmes*, 52' (France 2, 2022)
- *Walt Disney, l'homme qui voulait changer le monde*, 70' (France 5, 2022)
- *François Mitterrand, l'homme qui ne voulait pas rompre*, 52' (Histoire, 2021)
- *J'entends des voix qui me parlent*, 60' (France 2, 2020)
- *La folie à l'abandon*, 60' (France 3, 2019)
- *La révolution Dolto*, 90' prime time (France 3, 2018)
- *Vu et vécu en Mai 68*, une série de 15 émissions de 7' (Toute l'Histoire, 2018)
- *Fortune et infortune des Bettencourt*, 90' prime time (France 3, 2017)
- *Lady Di — La femme qui rêvait d'une autre vie*, 99' prime time (France 3, 2017)
- *Jean-Luc Mélenchon, l'homme qui avançait à contre-courant*, 90' prime time (France 3, 2017)
- *Nicolas Sarkozy — L'homme qui courait plus vite que son ombre*, 90' prime time (France 3, 2016)
- *Dalida — La femme qui rêvait d'une autre scène*, 90' prime time (France 3, 2016)
- *Ils n'étaient pas des héritiers*, 52' (France 2, 2015)
- *Ségolène Royal — La femme qui n'était pas un homme*, 90' prime time (France 3, 2015)
- *Gérard Depardieu — L'homme dont le père ne parlait pas*, 90' prime time (France 3, 2015)
- *Monaco – Le rocher était presque parfait*, 90' prime time (France 3, 2014)
- *Jérôme Cahuzac — L'homme qui ne savait pas mentir*, 52' (France 3, 2014)
- *Le prix à payer*, 52' (France 3 IdF-Centre, 2013)
- *François Léotard — L'unique séance*, 52' (Planète, 2013)
- *DSK – L'homme qui voulait tout*, documentaire 70' prime time (France 3, 2013)
- *Laurent Ruquier — On ne demande qu'à le connaître*, 90' (France 2, 2012)
- *Désirs féminins*, 52' (Planète, 2012)

- *Désirs masculins*, 52' (Planète, 2012)
- *Serial tueurs*, 52' (France 3, 2011)
- *Rendez-vous chez Lacan*, 52' (France 3, 2011)
- *Les ruses du désir (1) : La tentation*, 52' (Planète, 2011)
- *Les ruses du désir (2) : L'interdit*, 52' (Planète, 2011)
- *Les ruses du désir (3) : La rupture*, 52' (Planète, 2011)
- *Femmes de président*, 52' (France 3, 2010)
- *Mais que font nos enfants la nuit*, 52' (France 3, 2010)
- *La première séance*, 52' (France 3, 2009)
- *Paris, années 80 : les branchés*, 52' (France 3, 2009)
- *Le striptease dévoilé*, 52' (France 3, 2008)
- *En Mai 68, tu disais...*, 52' (France 3, 2008)

Auteur (télévision)

- *Signoret et Montand, Monroe et Miller : deux couples à Hollywood*, documentaire réalisé par Sylvain Bergère (France 3, 2021)
- *Le Mari de la Reine – L'inconnu de Buckingham*, documentaire réalisé par Anaïs Feuillet et Fx Goby (France 3, 2015)
- *Il n'y a pas de Kennedy heureux*, documentaire réalisé par Patrick Jeudy (France 3, 2010)
- *Robert Capa — L'homme qui voulait croire à sa légende* documentaire réalisé par Patrick Jeudy (France 5, 2004)
- *Ce que savait Jackie*, documentaire réalisé par Patrick Jeudy (France 3, 2003)
- *Marilyn malgré elle*, documentaire réalisé par Patrick Jeudy (Cine-classic et Arte, 2002)
- *Anapurna — Histoire d'une légende*, documentaire réalisé par Bernard George, co-écrit avec Bruno Gallet et Bernard George (Canal+, 1999)
- *Les Yeux d'Eva Braun*, documentaire réalisé par Patrick Jeudy (TF1, 1991)

Scénariste et dialoguiste (cinéma)

- *Terminale*, film réalisé par Francis Girod, avec Adrienne Poly, Bruno Wolkowitch, Jean-Michel Dupuis (1998)
- *Passage à l'Acte*, film réalisé par Francis Girod, avec Daniel Auteuil, Patrick Timsit, Anne Parillaud (1996)



Deux cafés l'addition (Simplement Sarl) est une société de production créée le 27 septembre 2004 à Paris.

Elle a produit ou co-produit à ce jour une dizaine d'émissions et une trentaine de documentaires, dont de nombreux programmes de prime time.

On citera ici quelques uns des titres de son catalogue :

- *Walt Disney, l'homme qui voulait changer le monde*, 70' (France 5, 2022)
- *J'entends des voix qui me parlent*, 70' prime time (France 5, 2020)
- *La folie à l'abandon*, 60' (France 3, 2019)
- *La révolution Dolto*, 90' prime time (France 3, 2018)
- *Fortune et infortune des Bettencourt*, 90' prime time (France 3, 2017)
- *Lady Di — La femme qui rêvait d'une autre vie*, 99' prime time (France 3, 2017)
- *Dalida — La femme qui rêvait d'une autre scène*, 90' prime time (France 3, 2016)
- *Gérard Depardieu — L'homme dont le père ne parlait pas*, 90' prime time (France 3, 2015)
- *Monaco – Le rocher était presque parfait*, 90' prime time (France 3, 2014)

Son objet social est de favoriser le développement de la culture, de la réflexion et du débat public, tout particulièrement par la création d'émissions et de films.

MORGANE PRODUCTION

Créée en 1992 par Gérard Lacroix, Gérard Pont et Claude Bertrac, Morgane est un des principaux **producteurs indépendants** de programmes pour les chaînes de télévision.

Morgane est aujourd'hui **un acteur référent du secteur audiovisuel** et a su se diversifier en produisant aussi bien des magazines, divertissements, documentaires, fictions, web-séries, long-métrages et captations de concerts.

Créative et réactive, Morgane développe également **des projets innovants** : 1ère captation pour téléphones mobiles, web-documentaires, web-séries, dispositifs vidéo et audio embarqués, mapping vidéo



QUELQUES RÉFÉRENCES :

- **Divertissements et émissions spéciales** : Musiques en Fête- Les Victoires de la Musique- Fauteuils d'Orchestre- La Vie Secrète des Chansons- ARTE Sessions @ château d'Hérouville- Le Village Préféré des Français- Les Copains d'abord- Basique- L'émission patrimoine- Les Victoires de la Musique Classique-
- **Documentaires** : Laissez-vous Guider- Klaus Barbie, un procès pour mémoire- Simone, Louise, Olympe et les autres. La grande histoire des féministes - Adoption, je t'aime... moi non plus - Les 100 lieux qu'il faut voir- Homos, la haine- DSK, l'homme qui voulait tout- Kate et William, secrets d'un couple star- Versailles, Rois, Princesses et Présidents- Jérôme Cahuzac, l'homme qui ne savait pas mentir- Verdict- John Travolta, le miraculé d'Hollywood, Goodbye Britain ?- La France des Mystères- Devenir il ou elle...
- **Cinéma** : Spartacus & Cassandra, Carnets de Voyage, The Smell of Us
- **Fictions TV / web-séries** : Meurtre en Lorraine, Face au diable, L'amour à 200 mètres

